

*Les Premières Civilisations. Tome I. Des despotismes orientaux à la cité grecque.* Volume publié sous la direction de Pierre Lévêque  
Charles Delvoye

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Delvoye Charles. *Les Premières Civilisations. Tome I. Des despotismes orientaux à la cité grecque.* Volume publié sous la direction de Pierre Lévêque. In: L'antiquité classique, Tome 58, 1989. pp. 434-436;

[https://www.persee.fr/doc/antiq\\_0770-2817\\_1989\\_num\\_58\\_1\\_2274\\_t1\\_0434\\_0000\\_2](https://www.persee.fr/doc/antiq_0770-2817_1989_num_58_1_2274_t1_0434_0000_2)

---

Fichier pdf généré le 18/12/2018

B. I. (pp. 241-247) et d'autres (cf. EHRHARDT, *o.l.*, pp. 61-62) comme épineux en raison de la contradiction entre les deux témoignages qui relatent la fondation de la ville : le Ps.-Scymnos, 728-31, selon qui l'événement est à dater 50 ans avant Cyrus, soit en 610/9 av. J.-C., et Élien, *Hist. var.*, III, 17, qui place Anaximandre à la tête des colons. Or Anaximandre, selon Diogène Laërce (II, 2), est né précisément en 610/9. Ne peut-on admettre, pour concilier ces données dissonantes, qu'Apollodore, de qui dépend Diogène et qui est la source avouée du Ps.-Scymnos, aura établi un synchronisme entre la fondation d'Apollonie et la naissance d'Anaximandre, comme il l'a fait pour Élée et la naissance de Parménide (cf. 244 F 341 J.) ? On aura, dans la suite, attribué au philosophe milésien un fait simplement daté par rapport à lui, sous l'influence, peut-être de parallèles fameux : Archiloque, Xénophane ... Une fondation d'Apollonie à la fin du VII<sup>e</sup> s. semble en tout cas confirmée par les fragments de poterie retrouvés sur le site.

Dans de fermes conclusions (pp. 279-292), l'auteur envisage la matière de façon synoptique. Deux tableaux commentés reprennent l'ensemble des colonies étudiées, classées en fonction de leurs métropoles puis du choix de leurs sites. Concrétisées mieux qu'ailleurs dans un panthéon coloré d'éléments locaux (liste des cultes de la Thrace grecque, pp. 288-291), les relations entre indigènes et colonisateurs sont analysées en un rapide survol terminal (pp. 291-292).

Didier MARCOTTE.

*Les Premières Civilisations. Tome I. Des despotismes orientaux à la cité grecque.* Volume publié sous la direction de Pierre LÉVÊQUE. Paris, Presses Universitaires de France, 1987. 1 vol. 14 × 22 cm, 627 pp., 11 cartes (PEUPLES ET CIVILISATIONS). ISBN 2 13 03 039440 X.

Cet ouvrage est un état complètement inédit du volume qui, sous ce titre, avait marqué en 1926 le début de la collection *Peuples et Civilisations* et dont une nouvelle rédaction avait été publiée en 1950. Il y est tenu compte des découvertes les plus récentes et des problématiques actuelles. Le premier livre comprend les *Empires du Bronze* : l'Égypte (pp. 69-220 : du paléolithique à la fin du Nouvel Empire, par Jean VERCOUTTER), la Mésopotamie (pp. 221-347 : en y ajoutant l'Élam et la Syrie du Nord, des premières communautés villageoises aux invasions araméennes de la fin du II<sup>e</sup> millénaire, par Jean-Jacques GLASSNER) et les Hittites (pp. 349-467 : depuis les colonies assyriennes de Cappadoce jusqu'à la ruine de l'Empire sous les coups des Gargas ou, plus vraisemblablement, des envahisseurs phrygiens, par la regrettée Jenny DAMANVILLE et Jean-Pierre GRÉLOIS ; quelques pages sur les cultures de l'Anatolie antérieures aux Hittites n'eussent pas été inutiles et nous eussent éclairés sur des substrats qui se sont maintenus aux époques suivantes ; mais on appréciera que soient cités maints passages de textes hittites). Dans chaque chapitre sont examinés les événements militaires et

politiques, l'organisation administrative, l'économie et les structures sociales, la religion, la vie intellectuelle et artistique. — Le *deuxième livre* est consacré presque entièrement aux *Indo-Européens* (pp. 471-604), étudiés par Bernard SERGENT, qui, avec une vaste érudition et le sens aigu des nuances qui s'impose dans une matière aussi complexe, nous présente l'état de nos connaissances sur les faits de langue, la culture matérielle, l'organisation sociale, les institutions et la religion (en tenant compte, bien entendu, des apports des travaux de G. Dumézil, dont les étapes nous sont bien retracées). Il situe la «zone nucléaire» des Indo-Européens dans les steppes pontiques, berceau de la culture des kourganes (on s'étonne de voir employer au féminin ce nom qui est masculin en russe et dans l'usage du français). Mais «l'obscur parenté de l'indo-européen avec le malayo-polynésien» amène à conjecturer que «les premiers néolithiques des kourganes» ont «eux-même été indo-européanisés bien longtemps avant par des gens originaires du Turkestan ou de la Sibérie» (p. 601). Les «éclatements indo-européens majeurs» se sont produits dès le V<sup>e</sup> millénaire et intensifiés au IV<sup>e</sup>. M. Sargent met très fermement en garde contre la thèse «absurde» des origines nordiques des Indo-Européens, qui a survécu à la chute du III<sup>e</sup> Reich. La bibliographie donnée pp. 479-480 laisse le sentiment que le texte de ce chapitre a été terminé assez longtemps avant son impression. On y ajoutera utilement *The Indo-Europeans in the fourth and third Millennia*, édité sous la direction d'Edgar C. POLOMÉ (Ann Arbor, 1982) ; Thomas V. GAMKRELIDZE et Vjačeslav IVANOV, *La langue indo-européenne et les Indo-Européens. Reconstruction et analyse historico-typologique de la proto-culture*, Tbilissi, 1984 (en russe), avec le compte rendu qu'en a donné G. CHARACHIDZE dans le *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, t. LXXX (1986), pp. 97-112 ; André MARTINET, *Des steppes aux océans. L'indo-européen et les «Indo-Européens»*, Paris, 1986. La connaissance de ces ouvrages eût permis d'apporter quelques enrichissements et quelques précisions, notamment pour l'hypothèse de la localisation du «noyau» originel des Indo-Européens en Asie centrale. On citera aussi maintenant l'excellente synthèse de Maurice LEROY, *Les Indo-Européens et leurs errances* dans *Ac. R. de Belgique, Bull. de la Cl. des Lettres et des Sciences morales et politique*, 5<sup>e</sup> série, t. LXXIV, 1988, pp. 176-194. Le tome I des *Premières Civilisations* se termine par le chapitre, beaucoup plus bref, d'André CAQUOT sur les Sémites (pp. 605-615 : leurs langues, leur «origine» et les aspects de leur culture commune). Il s'ouvre par des prolégomènes, très stimulants (pp. 5-36), où Pierre LÉVÊQUE traite des «questionnements» que posent l'évolution de l'*Aegyptopithecus* à «*homo sapiens*», les avancées du paléolithique supérieur, puis celles de la révolution néolithique, l'émergence et la structure des empires despotiques du Bronze (qui ont favorisé de nouveaux progrès techniques et intellectuels) et la dynamique historique des Indo-Européens. Un autre *Avant-Propos* dû à André LEROI-GOURHAN (pp. 37-68) retrace les grandes étapes de l'histoire de l'humanité, depuis l'apparition des premières manifestations techniques au paléolithique inférieur jusqu'à la vulgarisations de la

métallurgie. Le second tome comprendra «d'autres grandes civilisations de la Pierre et du Bronze, plus lointaines».

Charles DELVOYE.

Alessandra NIBBI, *Lapwings and Libyans in Ancient Egypt*. Oxford, DE Publications, 1986. 1 vol. 15,5 × 23 cm, 140 pp., 42 figg., 15 pll. Prix : 9,50 £. ISBN 0 9510704 2 8.

Madame Nibbi s'est fait connaître du public par une série d'articles remettant en cause les identifications traditionnelles d'un certain nombre de toponymes ou de termes ethniques égyptiens. Ses vues critiques, exposées souvent d'une manière provocatrice, ont suscité beaucoup de controverses parmi les égyptologues, qui, aujourd'hui encore, continuent à s'opposer sur le sens à accorder aux termes qu'elle a étudiés. Même si, pour ma part, je ne peux admettre la plupart de ses identifications, force m'est de constater que son scepticisme a été à l'origine d'un utile réexamen de traductions considérées comme acquises, parfois depuis les débuts de l'Égyptologie.

Le présent ouvrage, consacré au terme *rhyt*, écrit en hiéroglyphique au moyen d'un signe représentant un vanneau (anglais, *lapwing*), s'inscrit dans cette perspective de nécessaire dépoussiérage, et illustre l'originalité de vue de l'auteur, ainsi, hélas, que la faiblesse de ses méthodes. De fait, M<sup>me</sup> Nibbi tente d'y démontrer que *rhyt* désignait, non une fraction du peuple égyptien, comme il est généralement admis à ce jour, mais des peuplades allogènes, installées dans les zones marécageuses du Delta occidental, parmi lesquelles il y aurait lieu de reconnaître les «Libyens» (*ṯmḥw*, *ṯḥnw*, *r3bw*, *mšwš*, etc...) des sources pharaoniques. Mais, une telle interprétation, qui voit dans les *rhyt* et les *p<sup>c</sup>t*, souvent cités avec ces derniers, deux branches des peuplades habitant le Delta occidental (pp. 91-92), fait évidemment fi des multiples documents du Nouvel Empire qui attestent qu'à cette époque au moins, l'expression *p<sup>c</sup>t nbt rhyt nbt*, «tout 'pât', tout 'rekhyt'», ne constituait qu'une désignation conventionnelle de l'ensemble de la population égyptienne (je pense, notamment, aux discours de rois ou de particuliers adressés traditionnellement aux *p<sup>c</sup>t* et aux *rhyt* réunis, qui n'auraient plus guère de sens s'ils étaient réservés à des étrangers). L'analyse des sources à laquelle se livre l'auteur apparaît donc orientée et menée sans grande rigueur. Quant aux étymologies sur lesquelles M<sup>me</sup> Nibbi fonde une partie de son argumentation, elles semblent, également, plus dictées par le besoin d'étayer son propos que par une recherche philologique véritable (Rhakotis > *rhyt*).

Exemple d'absurdité à laquelle conduisent de pareilles méthodes : M<sup>me</sup> Nibbi voit dans Moutnedjemet, épouse du pharaon Horemheb, une parvenue d'origine libyenne, parce qu'elle prend pour une effigie de cette reine en oiseau 'rekhyt' à tête humaine, une sphinge de type égéen qui protège son cartouche, et cela, bien qu'elle reproduise à la planche suivante de son ouvrage, un motif identique, où